

CHAPITRE 3 : L'ART DE PLAIRE

3.1. L'ESPRIT PRÉCIEUX

L'art de plaire qui est avant tout le savoir-vivre sera défini dans notre étude comme style galant. Delphine Denis¹¹⁴ nous en donne quelques définitions et réquisitoires à adopter si un homme ou une femme veulent se faire qualifier de « Galant ». Pour cela, il faudra qu'ils adoptent certaines règles de bienséance. Nous verrons également comment ne pas confondre « les libertins » des « libertins érudits » et comment le bien parler, le bien écrire, le bien vivre, le bien penser, nous donne l'image de l'honnête homme. Nous prendrons bien entendu quelques exemples dans *Clélie* où Madeleine de Scudéry nous fait comprendre que les réalités amoureuses et l'intimité demandent un savoir-vivre, une esthétique.

Les définitions données dans les dictionnaires classiques à propos du libertin sont ambivalentes. Pour Richelet en 1680, le libertin est un impie et un débauché, le libertinage, un dérèglement et un désordre. Mais ces termes employés en riant peuvent, dit Richelet, indiquer la tendance « à suivre sa pente naturelle sans s'écarter de l'honnêteté », ce qui reviendrait à dire que la personne doit agir selon

son penchant naturel, et pour reprendre un des vocables favoris de Mlle de Scudéry, son inclination.

Antoine Furetière en 1690 caractérise le libertin comme celui qui refuse de s'astreindre à la loi. Michel Delon dans son livre *Le savoir-vivre libertin*¹¹⁵ nous expose l'art de la gradation face à la dégradation morale.

À travers une série d'adverbes, insensiblement, imperceptiblement, il veut nous démontrer la nécessité de satisfaire la personne aimée en employant des nuances. Pour cet auteur, insensiblement indique l'absence de tout heurt et suggère l'image d'une continuité, d'un glissement finalement d'une nécessité ; mais la gradation marque à la fois un entraînement et une résistance, une négociation entre deux désirs, un équilibre entre plaisir physique et plaisir moral. Cette gradation tient compte et des bienséances et des exigences sexuelles. Il s'agirait donc de satisfaire l'autre personne par degrés, les amants raffinés préfèrent :

« ces tendres riens que la finesse
de l'âme, et la politesse des
manières rendent supérieurs aux
plaisirs, ou qui pour mieux dire,

¹¹⁴ Denis Delphine, « *De l'air galant* » et autres conversations, Paris, Éd. Honoré Champion, 1998.

¹¹⁵ Delon Michel, *Le Savoir-vivre libertin*, Paris, Éd. Hachette, Coll. « Littératures », 2000.

les sont eux-mêmes »¹¹⁶.

En ce qui concerne notre auteur, nous reprendrons un passage de la lettre écrite par l'Évêque de Vence, il la félicite d'avoir prêter son nom à la belle galanterie :

« Je vois bien que vous allez devenir l'oracle de la galanterie pour tout l'univers, et que comme on dit platonisme, et le péripatétisme, pour ne point parler de jansénisme et de molinisme, qui sont des choses trop sérieuses, on dira le saphonisme pour expliquer la plus délicate galanterie »¹¹⁷.

Ces glissements, ces amours toutes en nuance, ne sont pas sans nous rappeler les étapes exigées par Madeleine de Scudéry symbolisées dans la Carte de Tendre.

Faire la cour est donc tout un art, pour atteindre le but proposé, il faudra apprendre l'art de s'exprimer, d'écrire, de penser, de savoir vivre, et ceci avec cette pointe d'humour si particulière aux enjoués, ce

¹¹⁶ Crébillon, *Les égarements du cœur et de l'esprit*, Éd. Jean Dagen, Paris, Gallimard-Flamarion, p.53.

¹¹⁷ Godeau et Isarn, *Lettres inédites de mademoiselle de Scudéry*, Paris, Éd. Didier, 1880, p. 151.

brin de coquetterie, et cette pincée de mélancolie, ce cocktail et, à notre avis, ce qui renferme l'art d'aimer. . Tout ceci définit l'archétype de l'amour bourgeois.

L'expression de négligence affectée est empruntée à Faret, cet auteur se pencha sur un art de vivre, appelé de nos jours savoir-vivre. Édité en 1630, *L'honnête Homme, ou l'art de plaire à la cour*, connaît un très grand succès, nous pourrions le considérer comme une sorte de bible des bonnes manières. Nicolas Faret écrivit ce livre dans deux buts : il voulait premièrement faire bonne figure à la cour et dans les salons, deuxièmement il prétendait dégager un idéal de conduite fondé sur la modération, la simplicité et le respect des autres.

Faret, pour qui les femmes sont nécessaires dans les Cours, écrit :

« A cela il faut ajouter que sans elles les plus belles cours du monde demeureraient tristes et languissantes, sans ornement, sans splendeur, sans joie et sans aucune sorte de galanterie »¹¹⁸.

Il faut pour cet honnête homme rendre aux femmes des petits soins :

¹¹⁸Faret Nicolas , *L'honnête Homme, ou l'art de plaire à la cour* , 1630, p. 75.

« Il y a mille petits soins et mille petits services à rendre aux femmes qui, étant rendus à temps et souvent réitérés, font à la fin sur leurs esprits de plus fortes impressions que les plus importants mêmes, dont les occasions ne s'offrent que rarement »¹¹⁹.

L'occupation précieuse consistera essentiellement en des discussions amoureuses, la galanterie est une qualité dont tout honnête homme doit faire preuve. Les dames parlent souvent entre elles de leur « parfait amant » qui sait débiter de beaux sentiments, aimer le doux et le tendre. Les rencontres doivent suivre des règles bien précises.

Les conversations insérées dans *Clélie*, proposent un modèle et une théorie de la civilité. Il a fallu choisir, car les préoccupations pour le bon goût, l'harmonie, le naturel, l'honnêteté, l'aisance qui constituent l'esthétique sociale sont apparentes un peu partout. Comme l'a montré E. Bury dans son ouvrage intitulé *Littérature et politesse*¹²⁰ elles entretiennent des liens étroits dont Madeleine de Scudéry, en « institutrice des mœurs », avait su mesurer tous les enjeux ».

¹¹⁹ *Ibid.*, *loc.cit.*

¹²⁰ Bury E., *Littérature et politesse. L'invention de l'honnête homme, 1580-1750.*

Nous nous appuyerons sur la conversation nommée par notre auteur « De la politesse » qui traite de plusieurs fragments *d'Artamène ou Le Grand Cyrus*, et de *Clélie*. Le but de la romancière était sans doute de donner une vue d'ensemble, une sorte de synthèse pour définir la civilité et la galanterie. En voici quelques exemples :

« Mais, dit l'aimable Fénice, ce qu'on appelle l'air du monde et l'air galant, n'est -ce pas à peu près même chose que la politesse ? Non, Madame, reprit Théanor, ces airs-là en sont ordinairement une suite ; la politesse est quelque chose de plus solide, de plus essentiel et de plus nécessaire ; car on peut manquer d'avoir l'air galant et l'air du monde, et ne manquer pourtant jamais à l'exacte bienséance ; mais si on manque de politesse on manque souvent à plusieurs devoirs de la société raisonnable ; et pour bien connaître toutes les vertus et toutes les bonnes qualités, il faut, ce me semble, regarder ce qui leur est opposé

(...)

En un mot, la véritable politesse est proprement savoir-vivre, et savoir toujours parler à propos : c'est soumettre judicieusement sa raison au bel usage du monde, en quelques occasions où ils ne seraient pas toujours d'accord ; c'est ne faire jamais ni rudesse ni incivilité à personne

(...)

J'avance hardiment que la politesse rend la pratique de toutes les vertus plus agréable... »¹²¹.

À la fin du siècle, notre auteur, commentant ses conversations et en réponse à quelques-uns de ses critiques, écrit :

« Ces entretiens ne sont pas ceux de deux philosophes de la secte de Diogène, ce sont des hommes et

¹²¹ Madeleine de Scudéry, *Conversations Nouvelles sur Divers Sujets*, op.cit., p. 119.

des dames du monde qui doivent parler comme on y parle. Et il est constamment vrai que le bel usage veut qu'on relève avec esprit ce qui se dit d'agréable dans uen compagnie composée de personnes quisavent l'exacte politesse, et les conversations auraient un air sec et incivil sans cet usage. De sorte(...) que voulant faire passer la politesse de notre temps au temps qui viendra, j'ai dû faire parler les personnages que j'introduis comme des honnêtes gens parlent»¹²².

Nous prendrons également pour exemple la conversation « De parler trop, ou trop peu » pour illustrer et argumenter le chapitre 3.2 ; *Le bien dire*, ainsi que la conversation « De la manière d'écrire des lettres » pour le chapitre 3.3 ; *Le bien écrire*.

Au milieu du siècle, au moment où les précieuses vont apparaître, ce mouvement évolue en faveur des femmes, auréolées de gloire et pourvues de lumière nouvelles, elles ont un esprit éclairé, formé aux manières mondaines, aux belles lettres, aux sciences et à la philosophie, tout en restant épouses et mères. Au sein des ruelles,

¹²² Lettre à l'abbé Boisot du 3 novembre 1692, Éd. Rathery et Boutron . pp. 351-352.

l'influence féminine est universellement reconnue et la conversation du beau sexe est " la plus douce, la plus agréable, la plus différente et la plus délicate de toutes les autres " comme l'affirme Faret dans son *Honneste Homme* ¹²³.

« Grâce aux précieuses, on découvre les douceurs des entretiens, les " mille petits soins et mille petits services ", sans elles, les plus belles assemblées " demeureroient tristes et languissantes, sans ornement, sans joye et sans aucune sorte de galanterie »¹²⁴.

3.1. LA VIE BRILLANTE DES SALONS

À partir de 1650, le rayonnement du salon de la Marquise de Rambouillet va s'éclipser progressivement et sera remplacé par celui de Madeleine de Scudéry qui fondera son propre cercle dans sa demeure du Marais. Les principaux salons du XVIIe siècle se situeront dans le quartier du Marais, près du cœur de Paris. Son nom le Marais est dû à

¹²³ Faret, *op.cit.*, p. 157.

¹²⁴ *Ibid.*, p.161.

un ancien bras de la Seine qui ,s'étant asséché, fut cultivé par des maraîchers, et ensuite construit sous Henri IV et Louis XIII. La Place Royale, baptisée aujourd'hui Place des Vosges était le centre aristocratique de Paris. Ce quartier possède de riches hôtels, des demeures de la haute bourgeoisie, enrichie par le commerce. Ces nouveaux aristocrates redonneront l'élan à de nouvelles distractions telles que le théâtre, les correspondances et les discussions de salon.

Myriam Maître dans son ouvrage *Les précieuses*¹²⁵, nous éclaire sur l'identité de ces dames de salon. Selon elle, les précieuses se regroupent en « ordre », « en communauté », en « société » et rédigent un nouveau catéchisme. Une cabale réunit des gens « qui sont dans la même confiance & dans les mêmes interests ». Une cabale poursuivie est « un clan familial, l'embryon d'un parti, la forme première de l'action politique et du jeu gouvernemental. Mais le terme n'est pas nécessairement péjoratif au XVIIe siècle, et Mlle de Scudéry l'emploie elle-même sans intention satirique, pour désigner l'amitié étroite qui lie Sapho et ses voisines : Sapho fait ainsi à ses amies une agréable guerre de « mille petites choses qui s'estoient passées dans leur Cabale »¹²⁶, et plus loin : « Amithone pour faire la guerre à Sapho dans la liberté de leur amitié, luy disoit apres plusieurs petites nouvelles de leur Cabale(...)»¹²⁷. Somaize lui aussi désigne le groupe de Mlle de Scudéry sous le nom de « Grande Cabale »¹²⁸. C'est sans doute Faure dans *La*

¹²⁵ Myriam Maître, *op.cit.*, Chapitre III. p.110.

¹²⁶ *Le Grand Cyrus*, Tome X, p. 382. In *ibid.*, p. 127.

¹²⁷ *Ibid.*, p 540. In *Ibid.*, p. 128.

¹²⁸ Somaize, *Dictionnaire II*, Tome I, pp. 214-215.

Fine Galanterie du Temps, qui sera un des auteurs les plus incisifs, car il écrivait :

« Précieuses, vos maximes
Tyrannisent nos désirs. Vous faites
passer pour crimes les plus
innocents plaisirs ; Ramboüillet, &
vous, Daumale. Quoy, ne verrons-
nous jamais l'amour & vostre
caballe faire un bon traité de
paix ? »¹²⁹.

Les réunions des précieuses à donc un effet redoutable, elles exercent un certain pouvoir, et la métaphore politique nommant les précieuses comme « souveraines de l'Empire d'Amour » se révèle assez juste.

Chaque salon avait sa tendance, littéraire, politique ou mondaine. Nous commencerons à parler de la célèbre Chambre bleue de la marquise de Rambouillet où se donnaient rendez-vous les membres d'une société qui voulait s'amuser. Les jeux y sont nombreux : la chasse à l'amour ou encore le « corbillon », le cœur volé (on cherche la voleuse). Plus intellectuelle, la célèbre « Guirlande de Julie », il s'agit d'un recueil de poèmes écrits pour la belle fille de Madame de

¹²⁹ Faure, *La Fine Galanterie du temps*, Paris, Éd. J. Ribou, 1661, p. 57.

Rambouillet par Monsieur de Montausier. Mais la principale occupation était de loin la conversation.

Le salon de Madeleine de Scudéry continue la tradition de l'Hôtel de Rambouillet. Dans la ruelle du samedi, où se réuniront des hommes et des femmes de lettres, on se lance dans des débats psychologiques, on discute sur des thèmes à la mode, mœurs, œuvres littéraires, questions grammaticales, mais avant tout les conversations sur l'amour bat son plein. Un foyer de vie intellectuelle se palpe, une intense correspondance littéraire partira chaque jour dans toutes les provinces, et même à l'étranger.

Dans les salons du " Samedi ", les vertus et les péchés de la société allaient bon train et faisaient couler beaucoup d'encre. Mlle de Scudéry en utilisant un langage soigné, un raffinement exquis, un français épuré, fin et élégant nous offre une toile gigantesque du genre humain avec ses défauts et qualités. Cette gazette de XVIIe siècle nous aide à nous situer et à mieux connaître son monde, sa société, la place de la femme. Les préoccupations intellectuelles se développent, le goût pour les problèmes psychologiques et moraux ou les discussions littéraires prennent jour. Les sujets les plus variés, réunis en plusieurs volumes dans le roman *Clélie* de Mlle de Scudéry, témoignent amplement cette passion pour la conversation.

La préciosité bat son plein, et comme tout ce qui est mode, très vite on cherchera à l'imiter ; l'oeuvre de l'abbé de Pure en est un vif témoignage. Nous avons recueilli quelques descriptions afin de recréer l'ambiance de ces lieux de réunions :

« Chaque ruelle est un lieu magnifique, paré de riches tapisseries, de tableaux, de miroirs, de faïences hollandaises, de cabinets et bibelots de la Chine, meublé d'un cercle de fauteuils et de sièges ployants ; au centre de ce cercle se dresse, sur une estrade, dans le cadre à colonnes d'une alcôve, le lit à pentes de brocard où se tient, mi étendue, la maîtresse de céans. Il n'est pas de paradis plus riant que la ruelle »¹³⁰.

« Il n'est pas de paradis plus riant que la ruelle. Le climat en est tempéré, l'atmosphère embaumée du parfum que répandent les

¹³⁰ Michel de Pure, *op.cit.*, pp. XXXI- XXXII.

fleurs du « bien dire » et l'on y cueille le plaisir sans le semer. Nul tumulte, nul désordre, nulle inquiétude ne s'y produisent. Un génie, veillant à la porte désarme de leur humeur chagrine les esprits hypocondres. Les précieuses galantes consacrent leurs matinées aux soins de la coiffure et de la propreté ; elles ont, de plus, leur « jour » de réception, porté sur le calendrier de la ruelle, car elles refusent de paraître autrement qu'ajustées et munies de leurs armes de séduction »¹³¹.

Les salons sont aussi des lieux de distraction et les jeux de société tiennent aussi une place importante dans ce monde oisif. Le climat en est détendu, l'atmosphère est sereine, on vide son sac des mauvaises humeurs et l'on vient cueillir le plaisir de la conversation et des jeux. Tout un manège de coquetterie s'instaure. Les précieuses ont inventé l'empire d'amour, elles ont donc leurs stratégies afin de capter les « alcôvistes ». Nous n'en nommerons que quelques unes, car la liste serait trop longue ; l'abbé de Pure a enregistré douze façons différentes

¹³¹ *Ibid*, p XXXIII.

de sourire : le sourire de l'oeil gracieux, de la dent blanche, le faux-semblant, le dédaigneux etc...

Michel de Pure avait même eu l'idée d'établir une carte des us et coutumes de « l'Empire d'amour ». Mesdames les Précieuses occupaient selon leur âge et leurs attraits des rangs particuliers. Il s'agissait de femmes de qualité mais leurs quartiers de noblesse ne suffisaient pas ; on y côtoyait différentes sortes de beautés. Nous pouvions rencontrer les Beautés proprement dites : juvéniles et gracieuses ; les Beautés fières et les Beautés sévères , venaient ensuite les Beauté journalières , puis les Beautés d'encore et de plus ou moins ; les Beautés de consolation ; les Beautés d'espoir.

Une des définitions qu'il nous céda, nous a paru intéressante, car elle résume assez bien cet art de plaire que nous détaillerons dans le chapitre trois de notre travail. Il écrit :

« Ce sont dames de la plus haute volé, de manières amènes et polies, assouplies au bel air de la cour et expertes en l'art de plaire. Ayant cultivé avec application « les dons suprêmes que le Ciel versa dans leurs âmes », elles sont devenues de subtils mélanges

d'intelligence et de raison ; elles forment une secte ou plutôt un « triage d'humanité »¹³².

C'est dans cette atmosphère détendue que les madrigaux, les billets seront tous écrits sous l'inspiration de Cupidon.

3.2. LE BIEN DIRE

Nous avons délimité « le bien dire du bien écrire », mais en fait ils sont indissociables. Mademoiselle de Scudéry s'inspirera des *Remarques* et appellera l'une de ses conversations « La tyrannie de l'usage », ces termes étant chers à Vaugelas, nous en déduisons que notre auteur était proche de ses idées. Il exercera une influence sur l'homme de cour et de salon, ce sera en quelque sorte la référence du bien parler. Vaugelas, ainsi que quelques autres fut choisi pour rédiger le Dictionnaire. Pour s'imprégner des façons de parler de la bonne compagnie, il fréquenta l'hôtel de Rambouillet. Fondée en 1610, la société qui se réunissait dans cet hôtel était raffinée, le but était avant tout d'améliorer les mœurs, et de propager le goût pour la littérature. Une guerre à la bouffonnerie italienne d'une part et à l'exaltation espagnole d'autre part pour laisser une place au bel esprit et à la politesse voilà en quelque sorte ce qu'était le style du salon. Un ton plus

¹³² *Ibid.*, p.XXXV.

décent se faisait sentir, des héros plus doux et surtout une langue ennoblie par la suppression de termes bas et vulgaires. Néanmoins une question se pose, comment la langue parvint-elle à se libérer de cette double étreinte, et par qui ?. Nous pensons que l'établissement de l'Académie fut un point crucial pour cette évolution et pour cet équilibre. C'est au sein de l'Académie que les premières protestations contre le grotesque s'élevèrent. Ménage dans la *Requête des Dictionnaires*, nous livre un aveu précieux et dit :

«... notre langue n'est pas seulement la plus belle et la plus riche de toutes les langues parlées, mais encore la plus sage et la plus modeste »¹³³.

Vaugelas nous présente trois moyens pour bien parler et bien écrire, il veut que l'on montre en parlant, aussi bien qu'en écrivant, du respect pour soi-même et pour les autres. Nous pourrions dans le cadre de notre étude, nous poser la question ; Vaugelas a-t-il été un précieux ?. Nous avons dédié tout un chapitre concernant les vraies et les fausses précieuses, et de toute évidence nous considérons notre grand grammairien comme défenseur de la noblesse et de la délicatesse du langage, qui se traduit par l'harmonie. Vaugelas a toujours condamné l'affectation et la bassesse du style. Nous lui devons cette

¹³³ Ménage, *Observations sur la Langue française*, 1672-1676. Epître dédicatoire à M. de Méré.

dignité des termes et des tours. Il est le reflet vivant de la mesure. Il nous lègue dans ses *Remarques* ces pensées à ce sujet :

« C'est une maxime, dit-il , que tous les mots et toutes les façons de parler qui sont bases ne se doivent jamais dire en parlant, quoiqu'il y ait beaucoup plus de liberté à parler qu'à écrire. Il y a une certaine dignité, même dans le langage ordinaire et familier, que les honnêtes gens sont obligés de garder, comme ils gardent une certaine bienséance en tout ce qu'ils exposent aux yeux du monde »¹³⁴.

La première des conditions pour bien parler serait selon lui de fréquenter la Cour, la deuxième serait de lire les bons auteurs (latin surtout), et le troisième moyen serait de consulter des gens savants en la langue. Voici quelques unes de ses idées, nous les avons puisées dans ses *Remarques*, témoin précieux non seulement pour la langue française, mais aussi son caractère essentiel qui somme toute est le reflet vivant de la société et de ses mœurs.

¹³⁴ Vaugelas, *op.cit.*, Tome III, p. 91.

« On n'en voit tous les jours les effets en ceux qui s'étudient à bien parler et à bien écrire lorsque, se rendant assidus à la lecture des bons ouvrages, ils se corrigent de plusieurs fautes familières à la cour et acquièrent une pureté de langage et de style qu'on apprend que dans les bons auteurs. »¹³⁵.

Bien que Vaugelas emploie « le bien parler » nous avons trouvé que « le bien dire » était plus adéquat, car il ne s'agit pas seulement de bien articuler, de bien prononcer la langue mais aussi d'employer des termes agréables dans une structure correcte.

« Je réponds que, pour ce qui est de parler, on sait bien que la lecture ne saurait suffire, tant parce que la bonne prononciation, qui est une partie essentielle des langues vivantes, veut que l'on hante la cour, qu'à cause que la cour est la seule école d'une infinité de termes qui entrent à toute heure dans la conversation

¹³⁵ *Ibid.*, p. 10.

et dans la pratique du monde et
rarement dans les livres. »¹³⁶.

En particulier l'apport et l'influence des femmes ont contribué à élaborer un langage délicat, voire chaste. Vaugelas avait beaucoup de respect et de considération pour leur pudeur. Il fallut bien entendu quelque temps avant de reconnaître l'influence positive des femmes qui auparavant avaient introduit un style ampoulé, un jargon fade et alambiqué, mais c'est aussi grâce à elles que se corrigea l'affectation. C'est donc aux femmes que revient à décider des modes, à juger de la langue, à discerner le bon air et les belles manières. Elles ont, nous dit Mallebranche dans sa *Recherche de la Vérité*, 2^e partie, chapitre 1 « plus de science, d'habileté et de finesse sur ces choses ». Le Gaulois Mézeray, en racontant le règne de Henri III, et en parlant de la présence des femmes à la cour, s'exprime de cette façon :

« Du commencement, cela eut de fort bons effets, cet aimable sexe y ayant amené la politesse et la courtoisie, en donnant de vives pointes de générosité aux âmes bien faites »¹³⁷.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 11.

¹³⁷ Mallebranche, *Recherche de la vérité*.

Son ouvrage *Remarques sur la langue française : utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire* fut publié en 1647, mais vingt ans plus tôt Vaugelas appartenait déjà au cercle qui entourait Malherbe. Selon lui c'est l'usage qui décide de la correction d'un mot ou d'un tour, cet usage ne pouvait être que celui de la Cour, il l'appelait « le roi et le tyran ». C'est l'usage qui décide et non pas comme le faisaient les humanistes en employant des citations puisées chez les auteurs grecs ou latins ou bien encore en imitant les grands écrivains du siècle précédent. Lorsque Vaugelas se réfère à la Cour, il s'agit pour lui d'un nombre réduit de personnes « la plus saine partie de la Cour » (ceux qui gravitent autour de Sa Majesté). En fait nous pensons qu'il voulait encore restreindre le nombre des puristes.

René Bary dans sa *Rhétorique française*¹³⁸ énumère les milieux sociaux et dit que Vaugelas devait penser au Cercle constitué par les ministres, les académiciens et enfin par la Cour. Ce sont donc eux qui nous donneront les normes du bon usage de la langue ; l'auteur n'était pas sans fréquenter les salons, garants du bon goût et de l'expression correcte. Il fréquenta assidûment celui de la Marquise de Rambouillet, celui de Madame de Sablé ou celui de Madame de Clermont ; donc son idée de Cour s'étant étendu vers d'autres cercles, il se rendit compte que la pureté du langage était fondamentalement liée aux vertus de l'honnête homme ; il écrit :

¹³⁸ Bary René, *Rhétorique Française*, vol. 1, Paris, Éd. Pierre le Petit, 1673.

« Nulle langue, n'est plus grave et plus douce que la nôtre, nulle n'est plus chaste, nulle n'est plus ennemie des équivoques. Il n'en est pas qui aime plus l'élégance et l'ornement, mais qui craigne plus l'affectation »¹³⁹.

Dès le début du siècle les questions littéraires et grammaticales commencèrent à être soulevées, un engouement, une passion naissent dans les ruelles, chacun disait son mot : les érudits, les auteurs, les gens de Cour mais les femmes surtout ont pris part à l'établissement de la langue. La recherche de l'unité du langage est primordiale. Notre auteur bien entendu ne resta pas à l'arrière plan ; elle nous donna ses précieuses réflexions non seulement à travers l'œuvre étudiée *Clélie*, mais aussi dans ses œuvres plus courtes, donc plus faciles à lire qu'elle intitula *Les conversations diverses sur plusieurs sujets : De parler trop, et comment il faut parler ou trop peu*¹⁴⁰.

Dès la première partie de la conversation, les galants ouvrent le débat sur le fait de parler peu et parler bien. Ensuite, au fil de la conversation, un autre sujet d'échange est abordé, parler beaucoup et bien, trop parler, et parler mal. À notre avis, ce qui rend ces conversations si divertissantes et le fait qu'elles soient spontanées, on pourrait très bien s'imaginer ce genre de discours de nos jours, si bien

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Clélie, op.cit.*, Tome VIII, Livre II. p. 638.

entendu nous n'étions pas bombardés par les moyens de communications modernes. Il y aurait une personne chargée d'assurer la progression dans la conversation, un modérateur afin qu'il coupe le discours lorsqu'il serait trop long, trop ennuyeux, mais à quoi bon rêver, c'était hier. En voici quelques exemples :

(...) De forte que quand Amilcar trouuoit tous fes riuaux auprès de Plotine, il n'y en auoit pas vn de qui la conuerfation ne fust diuertiffante, de la manière dont Amilcar la tournoit ; & quand ils n'y étoient pas, ils s'en divertiffait encore admirablement, tantoft en contrefaifant le filence de l'vn, tantoft en voulant parler trop comme l'autre, et tantoft en examinant plaifamment toutes les opinions de La nouvelle fecte de Pythagore. Si bien que par là il nuifoit à ses Riuaux, il divertiffoit fa Maiftresse, & ne s'ennuyoit iamais. Vn iour entre les autres, Acrise parla tant, & dit tant de chofes inutiles, & Sicinuis parla fi peu, qu'ils importunerent tous

deux, car comme ils étoient venus l'un après l'autre chez Plotine, elle se plaignit agréablement à Amilcar qui arriva chez elle après qu'ils furent partis.

(...)

De grace, luy dit-elle, dès qu'elle le vit, promettez-moy deux choses que j'ay à vous demander, l'une est que vous ne parlerez pas tant, que ie ne puisse dire un mot si j'en ay envie, & l'autre que ie ne ferai pas obligée de parler toujours, & que vous vous meslerez quelquefois dans mon discours, car j'ay veu deux hommes aujourd'huy, dont l'un ne m'a pas laissé dire une parole, & l'autre ne m'en a pas dit quatre »¹⁴¹.

Comme nous pouvons observer la mesure était de bon goût, ni trop parler ni pas assez. Cette modération est une forme de respect et de civilité. C'est pour ainsi dire les règles classiques avec une touche, un petit rien qui donne le ton précieux. Les termes employés dans

¹⁴¹ *Ibid.*, p.638.

l'exemple ci-dessus, comme admirablement, plaifamment, agreablement, orne le langage et lui octroie un caractère gracieux.

« Serieusement, reprit Amilcar , le bruit de ceux qui parlent trop, est bien aussi importun, que le silence de ceux qui ne parlent guere,& si vous y voulez bien fonger, vous le trouverez pour le moins aussi incommode. Car enfin, y a-t'il rien de plus facheux, que d'entendre ce grand nombre de choses fausses & inutiles, que disent tous les grands parleurs ; car on suppose hardiment que dès qu'on parle beaucoup, on dit des menfonges & des choses qui ne servent à rien »¹⁴².

Notre auteur, dû à son caractère plutôt mélancolique, accepte difficilement la futilité des conversations et surtout le fait de parler pour ne rien dire ou pour inventer des faits. Elle aime les débats sur diverses choses d'une façon constructive. Il ne faut surtout pas confondre le langage superficiel qui déplaisait à Madeleine de Scudéry et le langage

¹⁴² *Ibid.*, pp. 641-642.

agréable, voire plaisant de par la façon de s'exprimer mais dont le sujet pouvait être sérieux et parfois grave.

« Pour moy qui fuis pareffeufe, dit Valerie, ie penfe que i'aimerois encore mieux parler trop peu, que parler trop. Vous auez raifon, adioufta Cefonie, car encore qu'on accufe en general les femmes d'aimer à parler beaucoup. Je trouue qu'vne trop grande parleufe, eft plus importune qu'vn trop grand parleur. En effet, quand les femmes parlent trop, pour l'ordinaire leur conuerfation n'eft qu'vn torrent de bagatelles & de paroles fuperfluës, qui ennuyent fort ceux qui ont l'efprit vn peu raifonnable »¹⁴³.

Après ces bribes de conversations assez édifiantes pour sentir la préoccupation de l'époque et l'opinion de la société où se trouvait Madeleine de Scudéry, nous allons vous donner des exemples tirés des

¹⁴³ *Ibid.*, pp. 644-645..

Remarques de Vaugelas dans le but de vous forger une idée un peu plus claire du dire du XVIIe siècle.

« Il y a sans doute deux sortes d'usages, un bon et un mauvais. Le mauvais se forme du plus grand nombre de personnes, qui presque en toutes choses n'est pas le meilleur, et le bon au contraire est composé non pas de la pluralité, mais de l'élite des voix, et c'est véritablement celui que l'on nomme le maître des langues, celui qu'il faut suivre pour bien parler et pour bien écrire en toutes sortes de styles, si vous en exceptes la satire, le comique(...) et le burlesque, qui sont d'aussi peu d'étendue que peu de gens s'y adonnent. Voici donc comme on définit le bon usage. C'est la façon de parler de la plus saine partie de la cour conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des

auteurs du temps »¹⁴⁴.

Molière, malgré de nombreuses critiques, a su nous captiver par ses inventions du langage, par cette fantaisie qui lui est propre. Ses emprunts bien connus nous ont fourni des détails précieux. Il a su transposer sur la scène des passages d'ouvrages techniques, voire des traités grammaticaux avec d'intéressants procédés d'intertextualité. D'une manière amusante Molière a su mettre le *Traité de la parole* de Cordemoy dans sa pièce le *Bourgeois gentilhomme*. Dans *Les Femmes Savantes* Vaugelas est nommé cinq fois en deux scènes. Molière a traduit un passage de la Préface des *Remarques*, le procédé d'intertextualité était déjà présent. En voici un exemple :

« J'ay öüy dire à un grand homme
qu'il est justement des mots
comme des modes. Les sages ne se
hasardent jamais à faire ny l'un ny
l'autre ; mais si quelque
téméraire,ou quelque bizarre,pour
ne luy pas donner un autre nom,
en veut bien prendre, le hazard, et
qu'il soit si heureux qu'un mot ou
qu'une mode qu'il aura inventée.
Luy réussisse, alors, les sages qui
sçavent qu'il faut parler et

¹⁴⁴ Vaugelas, *op.cit.*, préface, p. 10..

s'habiller comme les autres,
suivent non pas, à le bien prendre,
ce que le téméraire a inventé, mais
ce que l'usage à receu »¹⁴⁵.

Voici comment a traduit Molière la prose un peu lourde de Vaugelas :

« Toujours au plus grand nombre on
doit s'accommoder
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout
homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du
langage,
Ny rien trop affecter, et sans
empressement
Suivre ce que l'usage y fait de
changement »¹⁴⁶.

Après cette comparaison de mode du langage et mode vestimentaire, on retrouvera très fréquemment en parlant de mots nouveaux, des mots à la mode.

¹⁴⁵ *Ibid.*, *loc.cit.*

¹⁴⁶ Molière, *op.cit.*, *École des maris*, scène I.

Nous serons également frappés de la ressemblance des pensées entre la Préface des *Remarques* et les comédies de Molière, en voici quelques exemples :

« J'avoue que l'on ne saurait empêcher les esprits enclins aux mauvaises pensées d'en faire naître presque partout, et de détourner beaucoup de paroles innocentes en mauvais sens, étant toujours au guet sur des paroles à deux ententes, qui est certes une marque d'un esprit bien bas et d'une âme mal née »¹⁴⁷.

Uranie. « Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que d'autres n'ont pas... Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir... L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus et les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut sages que

¹⁴⁷ Vaugelas, *Remarques, op.cit.* p. 28

celles qui sont sages ; l'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre, et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses »¹⁴⁸.

« Les termes de l'art sont toujours fort bons et fort bien reçus dans l'étendue de leur juridiction, où les autres ne vaudroient rien, et le plus habile notaire de Paris se rendroit ridicule, et perdrait toute sa pratique, s'il ne mettoit dans l'esprit de changer son stile et ses phrases, pour prendre celles de nos meilleurs auteurs »¹⁴⁹.

Le notaire des *Femmes savantes* répond de cette façon à ses clientes :

- Philaminthe au notaire

¹⁴⁸ Molière, *op.cit.*, *L'Ecole des femmes*, scène VI.

¹⁴⁹ Vaugelas, *op.cit.*, p.28.

« Vous ne sauriez changer votre
style sauvage
Et nous faire un contrat qui soit en
beau langage

- Le Notaire

Mon style est très bon, et je serais
un sot,
Madame, de vouloir y changer un
seul mot.

- Belise

Ah ! quelle barbarie au milieu de
la France !
Mais au moins, en faveur,
monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres
et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et
talents
Et dater par les mots d'ides et de
calendes.

- Le Notaire

Moi ? Si j'allais, madame, accorder
vos demandes,
Je me ferais siffler de tous mes
compagnons ».

Comme vous avez pu l'observer le parallélisme est flagrant et bien qu'exprimé d'une autre façon, le fond reste le même. Il faut absolument soigner le langage.

3.3. LE BIEN ÉCRIRE

Pour illustrer les règles du bien écrire, nous avons pris pour exemple un texte écrit par Ménage, « La requête des Dictionnaires à Messieurs de l'Académie française » qu'il inséra dans ses *Miscellanea* en 1652.

« A Nosseigneurs Académiques,
Nosseigneurs les Hypercritiques,
Souverains arbitres des mots,
Doctes faiseurs d'Avant-propos,
Cardinal-historiographes,
Surintendants des orthographes,
Raffineurs de Locutions,
Entrepreneurs de Versions,
Peseurs de Brèves et de Longues,
De Voyelles et de Diphtongues :

Supplie humblement Calepin,
Avec Nicot, Estienne, Oudin,¹⁵⁰
Disant que, depuis trente années,
On a, par diverses menées,
Banni des Romans, des Poulets,
Des Lettres douces, des Billets,
Des Madrigaux, des Élégies,
Des Sonnets et des Comédies,
Ces nobles mots, moult, ains,
jaçoit,
Ores, adonc, maint, ainsi-soit,
A-tant, si-que, piteux, icelle,
Trop-plus, trop-mieux, blandice,
isnelle,
Pieça, tollir, illec, ainçois,
Comme estant de mauvais
François.
Et bien que telle outrecuidance
(Soit dit sauf votre révérence)
Fist préjudice aux Suppliants,
Vos bons et fidèles Clients,
Et que De Gournay¹⁵¹ la pucelle,
Cette savante Demoiselle,
En faveur de l'Antiquité
Eust nostre corps sollicité

¹⁵⁰ Ambrogio Calepino, c'est-à-dire de Calepio (1510), auteur d'un *Dictionnaire* publié en 1503. Jean Nicot (1530-1600), auteur du *Trésor de la langue française* publié en 1606 et 1610. Henri Estienne (1528-1598), auteur du *Thesaurus linguae graecae*, 1572, et de la *Precellance du langage français*, 1579. Antoine Oudin venait de faire paraître sa *Grammaire française*, 1633.

De faire ses plaintes publiques
Du décri de ces mots antiques.
Toutefois, comme nous pensions
Que le reste des dictions
Ne souffriroit aucun dommage
Par ces Correcteus du langage,
Et que, sous votre autorité,
Nous aurions toute seureté,
Nous nous serions, par déférence,
Tous contenus dans le silence,
Aimant mieux perdre ces bons
mots
Que de troubler vostre repos.
Cependant on scait par la ville
Que, depuis, vostre Gomberville
Auroit injustement proscrit
Le pauvre *Car* d'un sien escrit,
Comme estant un mot trop
antique,
Et qui tiroit sur le Gothique,
Et qu'aussitost vostre Baro
Sur ce mot cria tant haro,
Qu'on alloit, par cette crierie,
Bannir de la Chancellerie,
Tant lors on estoit de loisir,
Le *Car tel est nostre bon plaisir*,
Sans que Conrart le secrétaire,

¹⁵¹ Mlle de Gournay était connue pour son attachement à la langue traditionnelle.

D'un tel mal ne pouvant se taire,
S'opposa généreusement
A ce cruel bannissement,
Vous remontrant qu'en toute
affaire,
Le *Car* est un mot nécessaire ;
Que c'est un mot de liaison,
Introducteur de la raison,
Et que depuis plus de cent lustres,
Tousjours par des emplois
illustres,
Il sert utilement nos Rois
Dans leurs Traitez et dans leurs
Lois.
Sa remontrance estant suivie,
Au pauvre *Car* sauva la vie.
Mais d'autres bizarres Esprits,
Qui méchamment ont entrepris
De nous réduire à l'indigence,
Vouloient, contre toute apparence,
Par brigues et par faux tesmoins,
Proscrire encore *néanmoins*,
Pour quoi, d'autant, cependant,
oncques,
Or, toutesfois, partant et doncques,
Et prononcer un interdit
Tant contre *ladite* et *ledit*,
Que contre *lequel* et *Laquelle*,

Un quidam, un tel, une telle.
Mais grâce à l'abbé de Chambon,
A Sirmond, au Père Bourbon,
A Godeau le grand Para phrasre,
A Baudoin le grand Métaphraste,
Au politique Priouzac,
Au grans épistolier Balzac,
A Chapelain l'Archipuriste,
A Vayer le Dialogiste,
Vayer qui de Pyrrhonien
S'est fait Académicien,
Au vieux Mainard le satyrique,
A Silhon le mélancolique,
Au janséniste De Bourzay,
Contre l'avis de Serizay,
De l'Estoille, de Maslleville,
De Faret et de Gomberville,
Et d'autres à nous inconnus,
Ces mots ont été maintenus. »

Nous avons choisi cet extrait plein d'ironie et d'humour, car il nous donne un échantillon des problèmes entre écrire un bon ou un mauvais français. De plus, il nous énumère les gens de l'époque et les caractérise brièvement. La polémique autour de mots de liaison, tel que car, entraîne de vives discussions, la personnification de cet humble mot démontre que tout était passé au peigne fin et avait une grande importance. D'un côté nous trouvions les défenseurs et sauveteurs de la

langue et d'autre part ceux qui voulaient la réformer en supprimant ces soit-disant mots futils et inutiles. Était-ce une phobie ou simplement une envie de réforme, à notre avis pas toujours justifiée et justifiable.

Au XVII^e siècle, la prononciation était variable, le genre des mots douteux, la syntaxe fort capricieuse, c'était le temps des observations, des remarques sur les doutes de la langue française. Un mot pouvait posséder plusieurs formes, on les conservait toutes. Cette façon d'étudier notre langue avait quelques inconvénients, le peuple ne savait qui suivre et se posait des questions qui nous paraîtraient totalement élémentaires de nos jours. Cette incertitude de l'orthographe fut le plus grand obstacle que rencontra l'Académie. Nous allons donner à la suite quelques unes de ces remarques afin de souligner que le but de rassembler et d'élaborer un dictionnaire renfermant les règles de la langue française n'était pas si simple.

« L'ancienne orthographe ne
peche presque en lettres
superflues ; il ne faut pas les
appeler ainsy quand elles seruent
à marquer l'origine, mais quand
elles y sont inutiles et mesmes
vitieuses ; par exemple quand
dans un mot qui vient du latin, de
l'italien ou de quelqu'autre langue

on a changé quelque lettre en une autre, si on y remet cette lettre la avec celle mesme pour laquelle on l'a changée, on y en met une de trop, et c'est vouloir, pour ainsy dire, auoir tout ensemble la piece et la monnoye »¹⁵²

Dans *Clélie* nous pouvons observer ces multiples changements , nous n'allons donner que quelques exemples car la liste de mots est grande :

Savoir, pouvait s'écrire fçavoir ou fçauoir . Nous observons que le « S » prend l'orthographe « F » et qu'il conversait également le « Ç ». Le « V » se transformait en « U » dans la majorité des cas.

Nous observons que le « a » est orthographié « o ». Dans les désinences de l'imparfait de l'indicatif s'écrivaient « oi » au lieu de « ai » exemple : il auoit, il deuoit. Au conditionnel présent : il pourroit au lieu de pourrait, aimerois etc...

Le « i » est souvent écrit « y », icy, luy,

Le « j » initial est écrit « i », exemple , i'aimerois, ie m'engage, i'ay, etc...

¹⁵² Bossuet, *Discours de la réception à l'Académie Française*, 1671.

Dans une remarque faite aux deux premiers articles de l'Académie, Bossuet s'exprime ainsi :

« Ces deux premiers articles ne donnent pas une idée assez étendue du dessein de la compagnie. Parmi les lettres qui ne se prononcent pas et qu'elle a dessein de retenir il y en a qui ne seruent guere a faire connoistre l'origine ; de plus, il faut marquer quelle origine on ueut parler, car l'ancienne orthographe retient des lettres qui marquent l'origine à l'égard des langues etrangeres latine, italienne, alemande ; et d'autres qui font connoistre l'ancienne prononciation de la France mesme : Il faut demesler tout cela. Autrement des le premier pas on confondra toutes les idées »¹⁵³.

Jean-Louis Guez de Balzac (1595-1654) fut très influencé par la culture italienne. Sa renommée est due surtout à sa correspondance. Il

¹⁵³ Bossuet, *op.cit.*

emploie un langage ferme et pure sa fermeté avec une pointe d'humour et de dédramatisation. Il se trouve entre l'écriture classique et l'écriture baroque et rejoint les canons du style précieux. En voici un court exemple :

« ni les déserts de l'Afrique, ni dans les abîmes de la mer, il n'y eut jamais un si furieux monstre que la sciatique (...) Maintenant que la violence de la douleur cesse, je commence à jouir de ce repos que la lassitude et la faiblesse apportent aux corps qui ont été travaillés(...) toutefois le mesurant par la proximité du mal que j'ai eu et la comparaison des peines que j'ai souffertes, je me loue bien fort de ma fortune présente... »¹⁵⁴.

Comme nous l'avions déjà mentionné, Vaugelas écrit : « il faut compter pour beaucoup l'influence que l'art de causer exerça sur l'art d'écrire ». Il divise en deux parties le bon usage :

¹⁵⁴ Guez de Balzac, *Lettres*, p.75, *Lettres XXI*, Paris, Éd. T. du Bray, 1624.

L'usage déclaré : c'est l'usage où la cour et les auteurs du temps seront d'accord .

L'usage douteux ou l'inconnu : sera celui que l'on ignore. Le doute vient surtout de trois facteurs :

- a) d'un manque de différence dans la prononciation (le s au pluriel ne se prononce pas, le double l, non plus)
- b) de la rareté de l'usage (genre masculin ou féminin : épigramme, épitaphe...) la difficulté s'accroît car la voyelle de l'article se mange : l'épigramme.
- c) deux façons d'écrire et d'écouter : (vesquit ou vescut)

« Il est certain que la cour est comme un magasin, d'où notre langue tire quantité de beaux termes pour exprimer nos pensées et que l'éloquence de la chaire ni du barreau n'aurait pas les grâces qu'elle demande »¹⁵⁵.

« ...quand je parle du *bon usage*, j'entends parler aussi du *bel usage* ne mettant point de différence en

¹⁵⁵ Vaugelas, *op.cit.*, Préface, p. 12.

ceci entre le bon et le beau, car ces remarques ne sont pas comme un dictionnaire qui reçoit toutes sortes de mots, pourvu qu'ils soient français, encore qu'ils ne soient pas du bel usage et qu'au contraire ils soient bas et de la lie du peuple. Mais mon dessein en cette œuvre est de condamner tout ce qui n'est pas du bon ou du bel usage, ce qui se doit entendre sainement et selon mon intention, dont je pense avoir fait une déclaration assez ample au commencement de cette préface »¹⁵⁶.

Vaugelas donne quatre points indispensables dans sa façon de concevoir l'art d'écrire :

- a) Le choix des mots
- b) Leur arrangement dans la proposition
- c) L'arrangement et la liaison des membres de la période
- d) La liaison des phrases entre elles

¹⁵⁶ *Ibid.*, *loc. cit.*

Il se montre sévère pour les constructions équivoques, la géométrie et la logique doivent être l'âme de notre syntaxe. Il considère la longueur excessive des phrases comme ennemie de la clarté du style, la fameuse querelle du « Car » revient. On voit alors la phrase s'abrèger et se simplifier, l'esprit d'analyse du français reprend le dessus.

L'aspect linguistique, qui constitue le premier élément du titre de notre étude, s'insère dans une parcelle où les phénomènes grammaticaux et les problèmes de langue augmentent continuellement. Mlle de Scudéry développe son activité d'écriture tout au long du XVIIe siècle, elle nous servira d'exemple dans les divers emplois du français de son époque.

Nous prétendons donc mettre en relief la situation de transit sur le plan linguistique que la langue souffre au XVIIe siècle, car d'un côté elle veut maintenir certains archaïsmes du XVIe siècle et en même temps innover et préparer le développement de modernisation de la langue qui culminera au XVIIIe siècle. Pour analyser ses transformations linguistiques, nous nous sommes servis de différentes grammaires et de différents dictionnaires :

- * Vaugelas, *Syntaxe française du XVIIe siècle*, A.Haase, Paris, 1975
Librairie Delagrave.
- * Grévisse, *Le Bon Usage, grammaire française*, Paris, Éd. J. Duculot, 1961.

- * Littré, *Dictionnaire de la langue française*. Paris, Éd. Hachette, 1863-1872 4 vol. (supplément, 1877.)
- * Furetière, *Dictionnaire universel* contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes. La Haye-Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690, 2 vol.
- * Richelet, *Dictionnaire françois*. Genève, Éd. Widerholt, 1680, 2 vol. (Nouv. Ed., 1706, 1732)
- * Spillebout G., *Grammaire de la Langue française du XVIIe siècle* (Tours) édition Picard, Paris 1985.
- * Marty-Laveaux Ch., *Études de Langue Française* (XVIe et XVIIe siècles) Genève, Éd. Slatkine Reprints ,1968.

Maurice Grevisse conçoit un projet de nouvelle grammaire dans l'esprit de Vaugelas. En 1936 paraît la première édition du *Bon Usage*. Après sa mort en 1980, André Goosse son gendre assurera sa succession. Nous pensons que sa grande rigueur et réputation nous serviront de modèle pour traiter d'une façon générale certains points de grammaire. *Le Bon Usage*, Paris-Gembloux, éditions Duculot, 1986.

À la suite, nous allons donner quelques exemples grammaticaux afin de justifier certains points obscurs que nous avons rencontrés au fil de notre travail. Le titre lui-même nous a d'emblée fait réfléchir : pourquoi *Clélie* pour certains auteurs critiques et pour d'autres *La Clélie* ?.

Selon *le Bon Usage*, l'article défini devant le nom propre se place ou non selon les niveaux de langue :

- a) Les noms propres de personnes, prénoms ou noms de famille, sont suffisamment déterminés par eux-mêmes et ils se passent d'ordinaire de l'article.
- b) L'article se met cependant devant les noms de personnes dans certains cas :
 - * Dans la langue générale, même littéraire, pour exprimer le dédain ou le mépris : La Dubarry
 - * Dans la langue populaire, surtout campagnarde et surtout avec les prénoms, ordinairement sans nuance de dénigrement : La Léontine
 - * À l'imitation de l'italien, lorsqu'on désigne des écrivains ou des artistes d'Italie :
 - * Devant des noms de familles, conformément à l'usage italien, on dit d'ordinaire en français Le Tasse, l'Arioste.

Nous pensons donc que notre roman a pu s'intituler *La Clélie* pour cette dernière raison, mais aussi par analogie à *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé.

L'article défini est absent d'ordinaire devant les noms de jours et de mois, ainsi que devant midi et minuit :

« Les Samedis » dans *Clélie*, s'emploie avec l'article car il indique un fait qui se répète. La fréquence des réunions le samedi donna le célèbre nom au salon de Madeleine de Scudéry. Nous avons également pu observer que l'article devant les jours de la semaine était d'un emploi courant et n'indiquait pas toujours cette notion d'habitude.

Article défini « La » au lieu de la préposition « par »

*Exemple : Je l'ai vu cinq fois la semaine

Emploi arbitraire de l'article défini :

*Exemple : à la nage/à nage

Les adverbes en « ment » sont très usités au XVIIe siècle, de nos jours ce sont parfois des archaïsmes sauf au Canada où ils en ont conservé un grand nombre : Présentement, ordinairement, hardiment, en voici quelques exemples puisés dans *Clélie* :

« Elle est si confiderable, repliqua
Clélie, qu'on peut dire **hardiment**
qu'il y en a presque moins entre
l'indifference, & l'amitié ordinaire,
qu'entre ces deux fortes
d'amitez. »¹⁵⁷.

¹⁵⁷ *Clélie, op., cit.* Tome I, Livre I. p.306.

« Mais pour bien définir la tendresse, ie pense pouuoir dire, que c'est vne certaine sensibilité de cœur, qui ne se trouve presque jamais **foueralement**, qu'en des personnes qui ont l'ame noble...& qu'elles sentent si **viement** toutes les douleurs, & toutes les ioyes de ceux qu'elles aiment, qu'elles ne sentent pas tant les leurs propres »¹⁵⁸.

Cette longueur d'adverbes précieuxistes reflétait peut-être cet esprit languissant de l'époque de Mlle de Scudéry. Les conversations interminables devaient certainement être accompagnées d'adverbes « à rallonge ». De nos jours au contraire la tendance est de les réduire au maximum, dans le parler populaire de Paris, à l'imitation de l'argot on emploie souvent l'adjectif au lieu de l'adverbe en -ment qui y correspond ; on peut penser à une suppression du suffixe, à une réduction du mot, exemple : « On les confond *facile* avec les concierges » ou « T'es attaché *solide* » .

Valéry Larbaud jouait sur le poids des mots, selon lui, l'adverbe pèse plus que l'adjectif de part sa longueur et donne par conséquent une toute autre perspective des faits. Il faut bien reconnaître qu'à l'oreille, il est plus agréable d'entendre assurément que d'accord, nous

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 211.

vivons d'une façon accélérée si bien que les mots les plus courts sont les meilleurs, par analogie sans doute « aux histoires les plus courtes... ». Nous pourrions diviser la manière de s'exprimer en deux groupes : d'une part ceux en faveur de l'économie de la langue, classés comme modernes, d'autre part ceux qui aiment les archaïsmes, classés comme sentimentaux car ils regrettent les belles tournures, un certain romantisme. De toutes les façons nous n'empêcherons pas la langue d'évoluer dans le bon ou le mauvais sens, l'usage est souverain.

Les Prépositions : nous avons également remarqué que l'emploi des prépositions est bien différent au XVII^e siècle, on préfèrait la préposition « à ». En lisant *Clélie*, nous avons pensé souvent à nos élèves qui rencontrent une piètre difficulté pour utiliser les différentes prépositions, leurs emplois étant moins arbitraire, on pouvait trouver la préposition « à » au lieu de « de » et vice-versa :

« à » au lieu de « de »

« à » au lieu de « dans »

« à » au lieu de « pour » « & s'en voulant feruir à luy parler de fa paffion... »¹⁵⁹ .

« à » au lieu de « envers »

L'emploi de : « Avant que de » au lieu de « avant de » est fréquent .

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 410.

« **Avant que de** vous dire le succez de leur voyage »¹⁶⁰.

L'emploi de : « ioint que » au lieu de « de plus que »

« Horace voulut repliquer quelque chose, mais Clelie ne voulut pas l'écouter, **ioint qu'** Aronce estant arriué, il fut contraint de s'en aller... »¹⁶¹.

Nous aurions pu continuer les exemples de grammaire, mais étant donné que de nombreux spécialistes ont déjà élaboré des ouvrages on ne peut plus complets, nous n'en avons donné que quelques exemples.

Il arrive aussi que la vogue du terme populaire mette à la mode toute une catégorie de mots. Ainsi la dérivation verbale en « ance » avait été délaissée presque complètement par le XVIIe siècle. Balzac au XIXe siècle la remet en honneur. Il croit sentir dans ces dérivés, une sonorité pleine de valeur affective, tel que : Accoutumance, compatissance, repentance, souvenance.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 135.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 414.

La phrase classique du XVII^e siècle avait fait un usage très abondant des pronoms relatifs et de la conjonction « que ». Ces mots leurs servaient à marquer les points de jonction. Les articulations qui donnaient aux périodes une forte structure intellectuelle, la clarté de rapports organiques. Voltaire pourvoit ses phrases de très peu de pronoms relatifs. Il préfère la phrase courte, qui se porte elle-même, qui ne demande rien ni à ce qui précède ni à ce qui suit. C'est la phrase de la conversation de salon, spirituelle et sans prétention.

Madeleine de Scudéry elle aussi tenait à nous laisser un témoignage de l'état d'écriture au XVII^e siècle, elle reprend dans *Les Conversations Nouvelles sur Divers Sujets*, celle de la « Manière d'écrire des lettres » ; en voici un passage :

A Cléante :

« Non, je ne m'en fcaurois dédire,
Et plus je lis, et plus j'admire,
Et plus je veux n'écrire rien ;
Car on ne doit jamais écrire,
Que quand on écrit toujours
bien »¹⁶².

Cléante trouva fort plaisant qu'Aminte trouvait plus aisé de répondre en vers qu'en prose.

¹⁶² Mlle de Scudéry, *Conversation de la manière d'écrire des lettres*, Tome IV, Versailles le 6 décembre 1684.

Une dame peut faire de médiocres vers sans honte, mais non pas une méchante lettre en prose.

« Du moins, dit Aminte, m'accorderez vous que les femmes ont moins écrit que les hommes, où si elles ont répondu, elles ont mal écrit, car je vois fort peu de lettres de Dames dans tant de volumes que vous m'avez donnés et comme généralement parlant tous les hommes ont de la vanité ils auraient mis les réponses des Dames si elles avaient bien répondu »¹⁶³.

Le respect qu'on doit aux Dames ne permet pas qu'on imprime leurs Lettres sans qu'elles y consentent et elles le font rarement par pure modestie.

Clarisse : « Pour moi je ne fais point de façon à mes billets ; j'écris comme je parle, je dis ce que je pense, et pourvu que je me fasse

¹⁶³ *Ibid.*

entendre je suis contente de moi, et je suis persuadée qu'il ne faut jamais avoir trop d'esprit dans des lettres ordinaires. On m'a montré ajouta, Clarisse, une apostille d'une lettre d'amour, où ce sentiment là est bien expliqué. Le voici, c'est une Dame qui parle :

« J'oubliais de vous demander pardon d'avoir voulu avoir de l'esprit en vous écrivant, car quand on ne se hait pas, et qu'on est malheureux il ne faut avoir que de la tendresse. Il n'y faut point de grandes paroles. Il ne faut pas aussi parler comme le peuple. Il n'y faut ni trop d'art ni trop de négligence. Il n'y faut point ce qu'on appelle bel esprit, il y faut pourtant de la galanterie de la politesse et de la passion, et il est enfin si difficile de bien écrire en amour, qu'il n'y a rien qui le soit davantage »¹⁶⁴.

¹⁶⁴ *Ibid.*

Dans son brillant ouvrage *Madame de Sévigné et la lettre d'amour* Roger Duchêne nous parle de l'écho des bavardages des gens du monde, et nous rappelle le lien entre le dire et l'écrire. Le contenu des lettres galantes doit être frivole « art de bien dire des bagatelles » car le but n'est pas d'exprimer le sérieux de la vie mais de jouer « sans contrainte » avec les sentiments, les idées ou même les événements. Elle ne propose pas de traduire toute la réalité, mais d'en privilégier quelques aspects pour manifester que l'on sait vivre agréablement :

« Il est vrai, affirme Cléonice, qu'il ny a point d'agrément plus grand dans l'esprit que ce tour galant et naturel »¹⁶⁵ .

Nous observons que notre auteur ne concevait pas la galanterie dans l'art d'écrire sans la présence féminine. Cette touche qui contribue à l'art du bien dire est réservée à un esprit adroit. Les tournures agréables pour créer un ton seront indispensables. Elle ajoute qu'il ne faut surtout pas de grande éloquence pour donner un effet charmant. Nous relèverons un exemple d'une lettre mondaine écrite à la fin de la deuxième partie de *Clélie* :

«& ces fortes de Lettres eftant à

¹⁶⁵ Duchêne Roger, *Madame Sévigné, Correspondance*, Paris, Éd Gallimard, 1972,1974, 1978.

proprement parler vne
conuerfation de Perfonnes
abfentes, **il fe faut bien** garder d'y
mettre d'vne certaine efpece de bel
efprit qui a vn caractère contraint,
qui fent les Liures et l'Eftude ; &
qui eft bien efloigné de la
galanterie qu'on peut nommer
l'ame de ces fortes de Lettres. **Il
faut donc** que le ftile en foit aifé,
naturel, & noble tout enfemble ; &
il ne faut pourtant pas laiffer d'y
pratiquer vn certain Art qui fait
qu'il n'eft prefques rien qu'on ne
puiffe faire entrer à propos dans
les Lettres de cette nature, & que
depuis le prouerbe le plus
populaire, iufques aux vers de la
Sibille, tout peut feruir à vn efprit
adroit ». Mais **il fe faut bien**
garder en ces occafions
d'employer cette grande
eloquence qui eft particulièrement
propre aux Harangues ; & **il en
faut** employer vne autre qui
quelquesfois avec moins de bruit,
fait vn plus agreable effet ;
principalement parmy les

femmes ; car en vu mot, l'art de
bien dire des bagatelles n'eft pas
sfçeu de toutes fortes de gens »¹⁶⁶.

Mademoiselle de Scudéry nous donne un aperçu sur la façon d'écrire selon les circonstances et le destinataire de la lettre. Comme vous pourrez l'observer, elle avait un don certain pour la didactique. Dans le choix pour les conversations, elle a su captiver notre attention, tout comme le maître lorsqu'il nous explique d'une façon pragmatique une leçon. Notre auteur emploie souvent le verbe falloir : « il fe faut , il faut donc, il ne faut pourtant, il en faut ». Cette répétition est voulue, elle insiste pour nous convaincre.

Alors qu'au XVIIe siècle les dialogues se référaient aux commentaires d'Aristote, Mlle de Scudéry puise ses modèles dans la belle société, ils sont fondés avant tout sur la civilité voire politesse, savoir-vivre . Des liens indissociables s'établissent entre une éthique et une esthétique mondaines. Voici quelques exemples de lettres :

Lettres de consolation : elle nous dit qu'elle doit être courte, et qu'elle doit laisser toute la morale et l'éloquence de côté. Elle écrit :

« ..i'en feray cinq ou fix fuiuant
fon confeil, que ie garderay pour

¹⁶⁶ *Clélie, op. cit.*, Tome IV , Livre III, p. 1139.

m'en feruir quand i'en auray à
faire : car il eft vray qu'il n'y a rien
de plus oppofé à mon humeur que
ces fortes de Lettres

(...)

En verité, repliqua Plotine ...ie ne
puis fouffrir ces grandes Lettres de
confolation qui n'ont iamais nul
effet »¹⁶⁷.

« ...c'est pourquoy ie trouue que le
mieux qu'on puiffe faire en ces
occafions, eft de faire les lettres de
Confolation fort courtes... »¹⁶⁸.

« ...Je fais le voeu de n'écrire
iamais de Lettres de confolation
qui ne foient courtes ; & de laiffer
toute le morale, & toute
l'éloquence en paix en ces
occafions ; de ne faire plus de
longues exageration contre la

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 1129.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 1130.

cruauté de la mort

(...)

de ne faire auffi ni grands Eloges,
ni longs Panegiriques ; & en fin de
me conformer tout à fait à vos
fentimens »¹⁶⁹.

Lettres de compliments : elle nous donne l'exemple suivant :

«En mon perticulier, dit Clelie, ire
voudrois bien que vous
m'apriffiez comment il faut efcrire
à certaines Perfonnes avec qui la
feule bien feance vous engage
d'auoir quelque commerce, & que
vous n'eftimez pas affez pour leur
donner vofre amitié, ni pour
prendre plaifir à les diuertir »¹⁷⁰.

« ...il faut auoir d'vne efpece de
civilité tiede qu'on trouue quand
on la cherche ; afin de s'en feruir

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 1131.

pour ces gens qu'on n'estime
guere, & qu'on n'aime point, lors
que quelques raifons de focieté
nous engagent à leur efcire ?& il
faut proprement en ces recontres
faire de ces Lettres qu'on apelle
des Lettres de compliments, qui
n'ont rien de particulier, rien de
bien, ni rien de mal, qui ont
quelques paroles, & peu de fens,
qui n'engagent à rien

(...)

qu'elles conuiennent prefques à
toutes fortes de gens fans
conuenir particulièrement à
perfonne »¹⁷¹.

Nouvelles : Les nouvelles semblent à priori faciles à rédiger, mais
il faut, malgré leur caractère universel les soigner afin de ne pas en
perdre le grâce. Elle écrit :

« ...on diroit qu'il n'y a rien de
plus aifé que d'efcrire des

¹⁷⁰ *Ibid.*, p.1133.

nouvelles : cependant il ne laiffe pas d'y auoir des perfonnes qui en efcriuent bizarrement. Ce font de fes gens, reprit Amilcar qui en efcriuent bien fouuent fans en fcauoir, qui croyent tout ce qu'on leur dit ; qui l'efcriuent fans ordre, & fans agrément... »¹⁷².

« Cependant il eft certain qu'il n'eft pas encore fi neceffaire à vne femme d'eftre ieune, pour eftre belle, qu'à vne nouvelle d'eftre nouvelle pour eftre agreable ; & qu'il n'y a rien de plus importun, que de receuoir vne longue relation d'vne vieille auanture »¹⁷³.

« C'eft pourquoy il faut bien connoiftre l'humeur des gens à qui l'on efcrit, quand on fe mefle de leur mander des nouvelles »¹⁷⁴.

¹⁷¹ *Ibid.*, pp. 1133-1135.

¹⁷² *Ibid.*, p. 1135.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 1136.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 1137.

Lettres galantes : Les préférées de notre auteur ; voici ce qu'elle nous dit à ce propos :

« C'est proprement en celles là que l'esprit doit avoir toute son étendue ; où l'imagination a la liberté de se jouer, & où le jugement ne paroît pas si feveré qu'on ne puisse quelque fois mesler d'agréables folies parmi les choses plus serieuses. On y peut donc railler ingénieusement ; les louanges & les flatteries y trouvent agréablement leur place ; on y parle quelque fois d'amitié, comme si on parloit d'amour ; on y cherche la nouveauté ; on y peut même dire d'innocens menfonges ; on fait des nouvelles quand on n'en fait pas ; on passe d'une chose à une autre sans aucune contrainte ; & ces fortes de Lettres étant à proprement parler une conversation de Personnes absentes, il se faut bien garder d'y mettre d'une certaine espèce de bel esprit qui a un caractère contraint, qui sent les Livres &

l'Étude ; & qui est bien éloigné de la galanterie qu'on peut nommer l'ame de ces fortes de Lettres. Il faut donc que le style en soit aisé, naturel, & noble tout ensemble ; & il ne faut pourtant pas laisser d'y pratiquer un certain Art qui fait qu'il n'est presque rien qu'on ne puisse faire entrer à propos dans les Lettres de cette nature, & que depuis le proverbe le plus populaire, jusques aux vers de la Sibille, tout peut servir à un esprit adroit. Mais il se faut bien garder en ces occasions d'employer cette grande éloquence qui est particulièrement propre aux Harangues... »¹⁷⁵.

Lettres d'Amour : Le caractère des lettres d'amour nous dit-elle est différent du caractère des lettres que l'on écrit à une ami ; elle nous dit qu'il :

« doit être tendre, & passionné ;
& que ce qu'il y a de galant , de

¹⁷⁵ *Ibid.*, pp. 1139-1140.

fpirituel, & mefme d'enioüé dans ces fortes de Lettres, doit pourtant toujours tenir de la paffion, & du refpect. Il faut que les expreffions en foient flus fortes, & plus touchantes ; & il faut toufiours dire des chofes qui aillent au cœur, parmy celles qui divertiffent l'efprit. Il faut mefme fi ie ne me trompe, qu'il y ait vn peu d'inquietude ; car les Lettres de felicité ne font nullement bien en amour.

(...)

Mais enfin il faut qu'une Lettre d'amour ait plus de fentimens que d'efprit ; que le ftile en foit naturel, refpectueux, & paffionné : & ie fouftiens mefme qu'il n'y a rien de fi propre à faire qu'une Lettre de cette nature ne touche point , que de la faire trop belle »¹⁷⁶.

« & fi ie fais vne Lettre d'amitié, ie

n'iray pas me mettre fur le haut ftile ; & fi ie voulois efcire des Lettres d'amour, ie ne confulteroie que mon coeur. C'est pourquoy ie ne fçay pas trop bien pourquoy vous mettez vne fi grande difficulté à efcire à efcire des Lettres de cette nature»¹⁷⁷.

«...il faut enfin fçauoir faire vne diftinction fort delicate, de la galanterie des Lettres d'amitié d'avec la galanterie des Lettres d'amour.

(...)

il faut que les Lettres d'amour d'un Amant & d'une Amante foient differentes.

(...)

il faut que l'amour et le refpect l'emportent dans les Lettres d'un

¹⁷⁶ *Ibid.*, pp. 1143-1144.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 1126.

Amant ; & que la modeste & la crainte se mêlent à la tendresse de celles d'une Amante »¹⁷⁸.

« Le reste de la conversation fut fort enjoué et fort agréable ; et comme Berise et Cléante se trouvèrent d'humeur à se divertir à leurs retours, ils accablèrent Aminte de toutes sortes de lettres d'écriture différentes durant huit jours »¹⁷⁹.

Dans les conversations de Mlle de Scudéry , nous pouvons relever de nombreuses expressions et règles de bonne conduite, nous n'allons pas les noter, car ces normes étaient souvent fastidieuses, et le but de notre travail est de vous plaire. Madeleine de Scudéry avait également le souci de divertir ses invités, et bien que le bien écrire était une affaire sérieuse, elle avait l'habileté de terminer les débats en jeu ; il ne faut surtout pas oublier que cette société se réunissait pour agrémenter leurs samedis.

Mademoiselle de Scudéry juge que la conversation doit se faire dans un cadre social élégant et raffiné , par des interlocuteurs au

¹⁷⁸ *Ibid.*, pp. 1145-1146.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 1150.

langage poli, et avec une démarche et des échanges libres. Nous pourrions reprocher l'uniformité du style, les conversations semblent être stéréotypées, mais en fait à cette époque, l'idéal était de parler le même langage, conforme au bon usage de Vaugelas. Dans l'habillement, dans la façon de s'exprimer, la tyrannie de l'usage est tellement grande qu'elle s'étend jusqu'aux choses les plus simples ; en voici un exemple :

« Mais ne voyez-vous pas, dit Dorinice, qu'au lieu de ces mots que l'usage avoit introduits, & qu'un autre usage a bannis, on voit naistre de nostre temps le grand air, le bel air, le bon air, le sçavoir faire, le fmeux faire attention, si suivy, & quelquefois si mal placé, l'expression de manège, qui a quité la chevalerie pour devenir une expression figurée des Courtisans adroits : celle d'un bon commerce, qu'on a dérobée aux marchands pour exprimer à ceux à qui on l'applique sont gens avec qui on peut vivre commodement... »¹⁸⁰.

¹⁸⁰ Mlle de Scudéry, *Choix de Conversations*, op.cit., p.70.

Tous les membres de la ruelle doivent se rallier au code de l'honnêteté, de cette façon on ne trahit pas sa profession dès qu'on ouvre la bouche. Il faudra donc bien distinguer l'usage réel et la fabrication artificielle d'un langage caricatural que Molière représentait. Un mot nouveau interprété à la façon de Molière, c'est à dire répété à outrance donna cet effet comique à ses pièces.

Nous pensons que le langage doit bouger et cette création de néologismes est indispensable et salutaire surtout s'ils sont employés d'une façon élégante et avec modération comme le pratiquait notre auteur. L'expression « un je ne sais quoi » nous démontre que malgré une certaine tyrannie de l'usage, la société dans laquelle vivait Madeleine de Scudéry s'y accommodait très bien et savait se libéraliser .